

*Venus du fond de l'enfance
à fleur de souffle
le goût des sèves épicées
le murmure des sources
le pétilllement des feuilles sèches
les odeurs de mort et de vie*

*les sous-bois cathédrales
où le regard file le long des hêtres
traverse la feuillée
jusqu'au bleu de l'infini.*

*L'enfance chuchote
redit sans cesse cette escalade
même au plus noir de l'ombre.
Elle dit et redit la verticale.*

Geneviève Briot

Choix de poèmes extraits de *Le chemin de l'aube*,
inédit

★ Geneviève Briot a vécu son enfance dans un petit village lorrain, village aux sept fontaines. Après un petit tour en Picardie, elle a vécu en Ardèche et vit maintenant dans la Drôme. C'est là qu'elle a commencé à écrire : du théâtre, de la poésie et de la prose pour les enfants et les adultes. En découvrant l'Algérie dans les années 80, elle a eu l'impression que son espace s'élargissait aussi loin que l'horizon dans le désert quand on voit la courbure de la terre. Alors, elle s'est dit que vivre et écrire, c'était aller à la rencontre des autres.

Derniers ouvrages parus :

L'Appel du sud, un roman qui se passe en Algérie.

Un livre à la mer, récits à partir de paroles recueillies auprès de Français ayant un lien avec l'Algérie. Éditions MARSA.

Mémé

Michèle Delorme

Tout en elle reflétait son Ardèche natale. Elle était archaïque, sauvage et rigide comme les rafales de vent aigre qui balaient les hauts plateaux. Sa voix roulait, rauque et dure comme une pierre volcanique. En des temps reculés, les hordes asiatiques avaient dû faire une halte dans la région lui léguant quelques gènes repérables à ses deux petits yeux noirs bridés et pénétrants. Sa courte silhouette noueuse, son teint mat et ses pommettes saillantes évoquaient une chamane gorgée d'énergie menaçante. C'est que la terre d'Ardèche, il y a cent ans, laissait peu de place aux sentiments, la vie archaïque et violente éliminait féroce­ment les plus faibles. Et mémé tenait farouchement à vivre envers et contre tout. Voilà pourquoi ses rapports avec l'existence se résumaient à ce qui pour elle constituait l'essentiel, manger, préserver sa lignée, ne pas s'attirer les foudres de Dieu. Le reste était ignoré parce qu'inutile à sa survie.

À TIRE D'ELLES

Toute mon enfance de deux à huit ans elle me garda à sa merci d'une poigne de fer. Ma mère travaillait en usine et dut se résigner à me laisser à la garde de sa terrible belle mère. Mémé décida qu'il serait plus commode de me garder entièrement la semaine et considéra sans plus de façon que je lui appartenais. Qui ne dira jamais les profondeurs abyssales des blessures faites au cœur des petits enfants ! Ma mère était jeune, rayonnante de beauté. Mon aïeule était vieille, dure comme un roc. De cette souffrance, je porterai sans doute les stigmates ma vie durant...

Le repère de mémé était un vaste grenier mansardé perché au cinquième étage d'un vieil immeuble populaire près d'un puits de mine. Ce détail a son importance car une partie du quartier, peuplé d'immigrés m'était farouchement interdite parce dangereuse. J'imagine volontiers que mes engagements de jeune étudiante, vingt ans plus tard prennent leur source dans cet interdit aussi absurde qu'archaïque de l'étranger. Mémé incarnait bien la France de Vichy, « catholique et française » pour qui toute intrusion du « différent » était intolérable. Méfiante et rusée elle ne baissait sa garde que devant les curés en soutane noire en qui elle avait une confiance aussi totale qu'aveugle.

On accédait au grenier par un vieil escalier de bois que je grimpais en rechignant, trébuchant sous ma colère contenue. Le dernier étage était sombre, occupé par divers locataires. Le grenier de mémé était tout au fond d'un corridor. La pièce contenant un condensé de la vie de cette femme que je n'ai connue qu'âgée. Tout au fond, près des deux petites fenêtres trônaient deux lits. Un grand recouvert d'une courtepointe rouge et un plus petit enseveli sous un énorme édredon. Ce petit lit était pour moi une véritable caverne de liberté. Il faut

MÉMÉ

dire que la pièce, uniquement chauffée par un fourneau était froide et qu'avant de m'y fourrer mémé mettait une brique chaude enveloppée dans du papier journal. Le soir venu j'échappais ainsi à l'emprise et voyais se desserrer l'étau.

Je me détendais et ma nature première, vive et imaginative reprenant le dessus, ne tardais pas à me plonger dans un délicieux cinéma intérieur. Sans doute sous l'influence des livres pieux dont mon appétit vorace devait se contenter, je m'imaginai en armure montée sur un beau destrier, emmenant au combat des foules enthousiastes. Je me laissais envahir alors par un sentiment intense de jubilation sans doute pour compenser une totale impossibilité de m'exprimer pendant la journée.

De temps en temps, je jetais un œil sur l'aïeule, penchée sous le maigre halo d'une lampe en train de tricoter de toute éternité en marmonnant d'étranges patenôtres dont les sonorités me parvenaient par bribes. Elle se remémorait ses soucis tout en récitant son chapelet. Elle veillait sur moi certainement mais aussi sur des rythmes venus du fond des âges. Elle me racontait souvent que dans son enfance, les paysans aimaient aller veiller les uns chez les autres pour se dire des histoires. Sans doute perpétrait-elle toute seule cette coutume avant d'aller se coucher.

A l'intérieur de cette inquiétante sécurité, je finissais par m'endormir pour me réveiller quelques heures plus tard malaxée par des mains rudes me glissant un pot de chambre sous les fesses. J'étais énurétique et ce rituel avait pour but d'empêcher l'inondation qui manquait rarement de se produire à mon grand désespoir. Sans doute une disposition héréditaire jointe à ma révolte d'enfant mal aimée expliquaient-elles ce phénomène dont je me serais bien passée... mais le corps use de tous les moyens pour résister. Le rituel du pot

À TIRE D'ELLES

terminé, mémé se dirigeait de son pas lourd vers le mur opposé à son lit.

Elle levait une main pour prendre une petite clé dans la grosse horloge carillon qui ornait le mur, l'objet évoquait pour moi une grosse fleur verdâtre. La clé une fois enclenchée, un mécanisme grinçant se mettait en marche pendant qu'elle comptait : un... deux... trois... jusqu'à ce que résonnent lentement, sérieusement les douze coups de minuits...

Après quoi, le rideau tombait jusqu'au lendemain, les occupations journalières dans cette caverne intemporelle dépourvue de toute possibilité d'intimité se limitaient pour moi à bien peu de sollicitations extérieures. J'ai donc appris très jeune à entretenir une vie intérieure riche et intense. Ce comportement offrait l'immense avantage de me soustraire à la sourcilleuse inquisition de mémé. J'observais longuement la « caisse du régiment », une petite caisse en bois, usée par les ans qui avait contenu les effets personnels de feu mon grand père quand il était dans les tranchées. Cet humble objet me fascinait parce qu'il faisait revivre pour moi le disparu dont le doux visage trônait sur un mur à côté de mémé.

Je l'imaginai avec la caisse en bandoulière marchant à grandes enjambées vers mémé et ses enfants. La caisse a disparu il y a longtemps mais elle me manque beaucoup car elle est un des plus vieux objets restés gravés dans mon âme d'enfant. Elle avait fini par incarner pour moi le grand père tendre et protecteur qui contrebalançait la trop grande rudesse de mémé. Quand j'étais trop triste, un regard vers la caisse me reconfortait.

A d'autres heures de la journée, je regardais longuement mémé manipuler son antique machine à coudre, l'engin possédait un corps tout noir. Elle le mettait en route à l'aide d'une

MÉMÉ

petite roue reliée à une pédale qu'il fallait actionner avec le pied. Mémé considérait avec respect l'engin qui avait « coûté ». Elle s'asseyait lourdement, penchait la tête, levait une petite manette et glissait la pièce de tissu. Puis elle baissait la manette, levait le bras, actionnait la roue, et se mettait à pédaler lentement. Nulle merveille ne sortait de ces opérations – mémé ne savait pas coudre correctement - ce qui me reste en mémoire à jamais est cet enchaînement de gestes lents, toujours les mêmes enfermant mon âme d'enfant dans un étrange rituel dont la signification m'échappait.

Cette machine, sacralisée par son coût devenait, comme la caisse du régiment, un objet doué d'une vie mystérieuse vaguement magique. Quand elle avait terminé, mémé recouvrait l'engin d'une caisse en bois. La machine cessait alors de m'intéresser pour ressusciter, noire et fascinante en sortant de sa boîte, le cliquetis sec et trépidant de l'aiguille agissait sur moi comme la rude parole de mon aïeule, elle la prolongeait. Mon cœur battait aussi pour le gros poste de radio, massif et solide, en chêne clair, il avait deux gros boutons faciles à manipuler. Il était pour moi la parole extérieure. Lorsqu'elle était de bonne humeur, mémé l'allumait pendant le repas, pas trop longtemps pour ne pas user de l'électricité.

Les jeux rendaient plus digeste l'infâme morue aux pommes de terre qui me retournait l'estomac. La voix guillette du présentateur rompait notre austère quotidien. Déjà, je passais énormément de temps dans les livres qui m'ont nourri dès ma plus tendre enfance. Mémé affectionnait les ouvrages pieux avec des images édifiantes mettant en scène des saints. Je les contemplais longuement émue aux larmes par ces couleurs naïves, ces yeux levés au ciel, ces bras grand ouverts. J'aspirais à m'évader de ma prison et ce modèle aussi péril

À TIRE D'ELLES

soit-il m'offrait un ailleurs de pacotille, sur lequel je me jetais. J'ai gardé une prédilection pour les icônes et les peintres médiévaux qui prend sa source dans ces premières émotions, confus messages d'espoir d'une enfant en quête d'amour.

Quand elle venait me voir, ma mère m'apportait quelquefois de magnifiques ouvrages de la collection Rouge et Or tout dorés. Les malheurs de Sophie, Un bon petit diable enflammaient mon imagination. Mais il ne fallait pas lire trop longtemps parce que « c'était du bon temps ». Et pour mémé, la vie n'était pas faite pour ça. Elle préférait m'apprendre à tricoter ce qui me soulevait le cœur de dégoût comme la morue aux pommes de terres qu'elle me resservait encore et encore pour briser en moi toute velléité de rébellion...

...De ce grenier de mon enfance, je n'ai nul souvenir affectueux... Tout y était combat féroce, résistance, douleur et humiliation. Mais que d'ivresses dans ma vie intérieure ! Que de force j'ai puisée dans cette lave incandescente. Certes ! Mémé n'était pas subtile ! Elle n'avait pas de ces délicatesses exquises qui font les femmes éduquées. Les épreuves l'avaient cinglée au corps, depuis son enfance. Elle avait fait front de tout son instinct de femme qui voulait vivre envers et contre tout. Elle était comme la nature, cruelle, violente, injuste mais elle était. Le bonheur était pour elle un luxe futile qui ne lui fut jamais accordé, voilà tout.

Mes chemins ont été autres sans doute parce que les temps avaient changé. Mais mon adolescence ardente, mes révoltes, mon refus de la médiocrité, ma voracité en face du savoir sont autant de dispositions qu'elle m'a transmises. Les femmes qui m'ont fait rêver portent toutes en elles un peu de sa féroce volonté de vivre – George Sand, Lou Salomé, A. David Néel sont ses sœurs plus chanceuses. A l'heure où

MÉMÉ

la femme redevient cette image frelatée, cette créature docile que l'on dépouille de tout instinct de vie, je pense à mémé et à travers elle à ces femmes si fortes et si robustes que l'on trouvait dans toutes les classes sociales. Elles étaient puissantes jusqu'à la férocité, mais elles donnaient une incroyable réalité de la vie.

Mémé m'a appris dans la douleur et les larmes à payer le prix de la liberté. Je revendique cet héritage même si j'en fais un autre usage, j'ai la chance de pouvoir vivre autrement.

Juin 2003



Danse avec Mémée

Danièle Sirven

La petite a dit " Mémée, viens danser "
Elle a protesté, Mémée, elle a un peu résisté.
" Oh ! Cette gosse ! "
et tout de suite après : " Qu'est-ce qu'elle va me faire faire ! "
Elle est tassée, Mémée, compacte et ramassée, en
taille et en poids.
La petite a mis de la musique.
C'est une valse à trois temps, légère comme un duvet,
se saisissant de l'air, dans d'invisibles voilages acoustiques.
Mémée rit.
Elle ne prend pas le temps d'ôter son tablier où de
modestes fleurs cendrées s'escriment à faire lumière
sur l'austère fond noir.
Mémée résiste un peu, sans conviction, mais elle rit.

À TIRE D'ELLES

*Les yeux de Mémée, gris comme de l'acier, fondent en
perles douces d'étain velouté.
La petite a mis ses bras menus comme des radicelles
autour d'un tronc.
C'est le corps dru de Mémée
Et la petite se serre contre le ventre rond.
Les voilà qui valsent toutes les deux dans un tempo parfait.
Les délicates pattes menues s'envolent autour des
lourdes jambes
Mémée et sa cavalière glissent dans la musique légère.
La petite ferme les yeux, étourdie
Elle est une libellule irisée, enivrée d'aériennes arabesques...
Ses lèvres ourlées, oblongues, comme des coquillages
de nacre, roses en pétale s'entrouvrent avec volupté.
Elle fredonne l'air suranné d'hier, dans l'enveloppe-
ment tendre de l'écho tendre de l'aïeule.
Dans le temps d'une valse, leurs cœurs à l'unisson,
crépitent comme des étincelles vives.
La petite colle son oreille sur le corps lourd de
Mémée.
Elles tendent toutes deux leurs bras raidis.
Bras gauche et bras droit.
Elles s'imaginent portant de grandes robes à frou-frou
chatoyants.
Elles valsent.
Elles s'aiment d'un amour archaïque et puissant venu
du fond des âges, traversant le sensible des matrices,
dans un effet fluide de vases communicants.
Le temps coule, en perles dans leurs rires, ronds, en
grains de riz dodu.
La petite, en grand secret range des moissons de
mémoires gracieuses, enluminées d'amour indicible et sûr.
Elle n'oubliera rien.
Son cœur en farfadet fébrile gambade dans le bonheur
fragile de l'instant...*